

SAINTES VIGILES

Si l'on veut que la restauration de l'office pascal dans la nuit sainte suscite plus qu'un engouement peu durable, si l'on veut qu'il exprime et provoque tout ensemble le vaste et profond renouveau de sens chrétien qu'il pourrait signifier, diverses conditions doivent être réalisées. La première expérience de la nuit pascale rénovée en a fait la preuve, et ce numéro de *La Maison-Dieu* voudrait préciser l'effort qui nous attend, à la lumière de cette leçon. Parmi ces conditions, faute desquelles nous ne saurons jamais exactement ce que nous faisons en faisant le grand office pascal, il en est une qui semble, à proprement parler, primordiale. Pourtant, tout le monde ne paraît pas s'en aviser. Raison de plus pour en montrer l'importance. Cette condition, en effet, n'est rien de moins qu'une compréhension de ce qu'est, de ce que signifie la vigile en général, la vigile de Pâques en particulier.

A cela, beaucoup de gens, enthousiastes de la nouvelle (et si ancienne) pratique, croiront avoir une réponse toute prête et, à leurs yeux, évidente. Mais ils ne se rendent pas compte que la superficialité (pour ne pas dire la puérilité) de cette réponse est la meilleure apparence de justification pour ceux qui haussent les épaules devant la toute récente réforme.

On nous dit : Jésus est ressuscité à minuit, c'est pour cela qu'on célèbre Pâques à minuit.

A cet argument, on peut d'abord rétorquer que le fait même n'est pas si net. L'apparition nocturne aux soldats (des anges, et non du Ressuscité) donne l'impression que la Résurrection a eu lieu déjà, donc au soir. Mais les apparitions aux disciples n'ont lieu qu'au matin. Si l'on tenait tant au pittoresque d'une reconstitution mimétique des évé-

nements, il faudrait donc plutôt un office du soir ou un office du matin. On notera d'ailleurs, parmi les réflexions des mécontents, les deux suggestions. Avec la majeure implicite du raisonnement mis en avant par les apologistes maladroits de la vigile pascale, il paraît difficile d'éviter l'une ou l'autre de ces conclusions. Mais ce qu'il faut précisément commencer par déraciner, c'est cette majeure. Les commémoraisons liturgiques n'ont rien de commun avec l'espèce de superstition sentimentale qui suppose, dans l'heure précise où un événement s'est produit, quelque relation de magie sympathique (ou de sympathie magique) avec lui. A dire vrai, personne ne sait exactement quand s'est produit la Résurrection, et il faut une cervelle de primitif pour imaginer que la chose aurait une telle importance. Entendons-nous bien : que la Résurrection se soit produite *pendant les heures nocturnes*, au moment où le monde était enseveli dans le sommeil, est un fait d'une valeur symbolique dont la liturgie tire, à juste titre, le plus grand parti. Mais cela n'a rien à faire, encore une fois, avec la superstition de l'heure H : comme si le Sabbat chrétien avait quelque chose de commun avec celui des sorcières que déclenche le premier coup de minuit!...

Cette fausse réponse écartée ou dépassée, vers quelle solution devons-nous donc nous orienter ? Il nous faudra reconnaître tout d'abord le lien étroit de la vigile avec l'attente, avec l'attente de la consommation du mystère chrétien, c'est-à-dire de la Parousie, du retour en gloire du Seigneur. Nous serons alors à même de comprendre pourquoi et en quel sens la vigile est remplie par ce que l'antiquité chrétienne appelle « la consolation des Écritures ». Enfin, nous reconnaitrons le caractère spécifique de la vigile de Pâques en ce qu'elle est une vigile initiatique, préparant au Sacrement pascal, d'initiation proprement dite dans le baptême, ou de renouvellement de l'initiation dans la communion solennelle entre toutes.

I

Le premier point qu'il faut mettre en évidence, c'est en effet que la vigile pascale n'est pas une « Messe de mi-

nuit » particulièrement pittoresque. C'est une sainte célébration *de la nuit tout entière*, en principe depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever. Si l'on pouvait la célébrer dans sa plénitude, il faudrait la commencer « à l'heure où l'on allume les lampes » et ne la finir qu'au petit jour. Elle commence, en effet, par le Lucernaire, qui est la bénédiction des lumières avec lesquelles on va veiller, en dépit de la nuit qui vient. Et, d'après ce qu'annonce cette bénédiction elle-même, elle devrait se prolonger jusqu'à ce que l'étoile du matin rende inutile leur clarté artificielle. La signification d'un tel office nous est livrée par ses origines, dont il faut dire qu'elles remontent bien plus haut que les origines chrétiennes elles-mêmes. Car la nuit pascale, ou plus exactement la vigile qui l'occupe, a été connue longtemps avant qu'elle devînt nuit de la résurrection. Et, aujourd'hui encore, les rites qu'elle comporte, les méditations qui l'occupent procèdent de cette vigile préchrétienne. Si la nuit de la Pâque est une vigile, c'est-à-dire une nuit sans sommeil, c'est qu'elle est en effet avant tout la nuit de l'Exode, la nuit où les Israélites ont échappé au joug de l'Égypte pour « passer » à la liberté des enfants de Dieu, la nuit où Dieu lui-même était « passé » parmi eux pour les affranchir en frappant à mort leurs tyrans. C'est ce double « passage » qui donne son nom à la Pâque et dont l'événement avait tenu en éveil Israël dans la terre de Cham.

Cependant, pourquoi Israël, chaque année, renouvelait-il cette veillée nocturne ? Pourquoi reprenait-il alors les mêmes vêtements de pèlerins, la même nourriture hâtive de voyageurs prêts pour le départ ? N'y avait-il là qu'une commémoration pittoresque, mimant l'événement passé ? Sans doute, il apparaissait aux yeux de tout Israël qu'il n'était pas, dans son histoire, de fait qui fût plus digne de mémoire. Israël existait comme peuple de Dieu, pensait-il, par cette véritable création qu'avait été l'intervention divine, l'arrachant à l'esclavage pour l'établir dans la liberté des enfants de Dieu. Fêter la Pâque, célébrer l'Exode, c'était donc, pour lui, fêter sa propre naissance et, par suite, ranimer sa conscience d'être le peuple élu, d'avoir Dieu avec lui.

Mais le réalisme de cette répétition du passé visait bien autre chose qu'un rappel frappant d'un événement de jadis et de ses suites de toujours. Si, à nouveau, on se préparait

pour un départ, si l'on mangeait à la hâte, si l'on passait la nuit éveillé dans l'attente, *c'est tout simplement parce que l'Exode de jadis faisait attendre un autre Exode*. Que Dieu fût intervenu autrefois, qu'il eût « passé » parmi son peuple, le marquant d'une bénédiction ineffaçable, depuis longtemps déjà intéressait surtout comme la promesse d'une autre intervention, bien plus éclatante, bien plus décisive. A nouveau, Dieu passerait parmi les siens, à nouveau, il se manifesterait « par sa main forte et son bras étendu », et son peuple, fort de cette nouvelle création, passerait de l'esclavage à la liberté, des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie. On peut dire que toute la leçon du prophétisme, du VIII^e au VI^e siècle, et la leçon aussi bien des événements tragiques dans lesquels le peuple était entré, de la prise de Jérusalem à sa ruine, avait été de susciter une telle attente. Non! si grand que le passé eût été, l'idéal religieux du peuple n'y était point, mais bien dans l'avenir. L'actuel peuple de Dieu n'était pas le peuple définitif. Le sens de ses épreuves terribles était là. Elles n'étaient point du tout le signe d'un abandon de Dieu, mais les remous annonciateurs de la création immortelle qui s'élaborait. Le passé, si grand qu'il fût, n'était donc plus qu'un gage et une ébauche de l'avenir. Les délivrances d'autrefois n'étaient qu'une faible esquisse de celles qui allaient s'opérer. Dieu apparaîtrait au milieu des siens et, les entraînant avec lui, il les conduirait pour jamais hors du royaume de Satan, du péché, de la mort (tout prêt à être consumé), pour l'établir dans son propre royaume, où Israël recréé vivrait à jamais dans la lumière de Sa face.

C'était pour cette attente que la nuit de la Pâque était une nuit sans sommeil. « Oh! si tu déchirais les cieux et si tu descendais! » Voilà le cri de la prière qui l'emplissait.

La fine pointe de l'ancien Israël, du « reste » préparé pour l'Israël éternel et où l'unique « Serviteur » fidèle allait paraître, dont l'Exode entraînerait celui de la nation tout entière, vivait dans l'attente imminente de cette Pâque, qui serait non pas un souvenir, mais *la vraie Pâque*, la seule pleinement vraie, car l'autre, la première, n'en avait été que l'ombre.

Cette situation d'Israël célébrant la Pâque dans la nuit, qui fut encore celle où Jésus la célébra une dernière fois

avec les siens, demeure, simplement transposée, celle des chrétiens. Nous aussi nous avons derrière nous une Pâque et un Exode que nous commémorons. Mais, pour nous aussi, notre veille a un tout autre sens que celui d'un rappel. Car elle n'est pas une espèce de fiction théâtrale destinée sans plus à imprimer une leçon. Elle est une réalité. Nous veillons *parce que nous attendons* : parce que nous attendons le passage parmi nous de notre Dieu, et parce que nous voulons qu'il nous trouve prêts à l'Exode merveilleux qu'il va rendre possible. Le rappel de l'autre Pâque, de l'autre Exode, n'a finalement d'intérêt, pour nous aussi, que comme gage et comme esquisse. Dieu est venu à nous, il a passé parmi nous dans le Christ. Mais nous ne sommes pas rivés au regret de ce souvenir enfoui déjà sous deux millénaires : il suscite en nous l'expectation jubilante d'un retour imminent, où, selon la promesse des anges de l'Ascension, le Christ reparaitra dans la gloire où il nous a quittés, pour nous établir à jamais avec lui et faire que Dieu soit tout en tous. Alors, nous partirons : nous quitterons la terre de notre exil, le pays étranger de notre esclavage, où nous savons bien que nous sommes des pèlerins et des voyageurs qui ne peuvent même pas s'étendre et dormir une nuit, tant il est vrai que nous n'y avons point, nous non plus, de lieu où reposer la tête. Nous partirons et nous passerons enfin à la patrie, à la maison du Père, là où l'Unique qui a voulu se faire le Premier-Né nous a précédés, là où il nous prépare une place et d'où nous l'attendons, comme devant revenir d'un instant à l'autre, pour qu'il nous prenne avec lui et que nous y restions toujours.

Quand on a compris cela, on a compris que ce n'est pas une espèce de tableau vivant plus ou moins commémoratif, instructif et édifiant, que la vigile pascale; plus crûment, lâchons le mot : que ce n'est pas du tout une comédie pieuse. C'est la nuit où nous faisons, au moins une fois l'an, ce que nous devrions faire toujours et ce que, spirituellement, nous devons faire toujours. Nous nous refusons au sommeil, nous nous refusons au repos, nous nous refusons à l'oubli, parce que, si nous sommes chrétiens et si cela veut dire quelque chose, nous attendons, nous devons attendre sans cesse, attendre comme sans cesse prêt à se produire : l'Événement ultime, l'événement que tous les autres qui ont

précédé nous incitent à attendre. « Israël, prépare-toi à la rencontre de ton Dieu », cette phrase s'adresse à nous avec plus de justesse et de force qu'elle en eut jamais pour quiconque.

Cette attente est nocturne, parce que c'est dans l'obscurité de la foi que les desseins divins se préparent et qu'ils sont tramés, à l'insu des hommes et en dépit de leur folle sagesse, par la Sagesse divine. Cette attente est nocturne, parce qu'elle est l'attente du Jour, de ce Jour par excellence que la Bible appelle le Jour de Yahvé ou le Jour, sans plus. Mais le matin qu'on y espère, c'est le matin après lequel il n'y aura plus de crépuscule, car il nous aura fait passer sans retour du temps à l'éternité.

Dire cela, c'est dire combien est essentielle à la foi chrétienne l'attente que la vigile pascale doit fomentier. Ce que vise celle-ci, c'est, par sa solennité même, de nous replacer dans l'unique attitude qui devrait dominer le cercle de toutes nos années. Très tôt, dans l'Église, on n'a pas voulu se contenter d'une vigile annuelle, mais la vigile hebdomadaire, conduisant à la petite pâque qu'est chaque dimanche, a été établie pour entretenir ce sens, permanent pour le chrétien, de l'attente qu'est l'attente pascale. Puis les ascètes, à partir du IV^e siècle, dans une chrétienté qui tendait à s'endormir dans la quiétude d'un monde trop satisfait de lui pour espérer encore, ont institué cette vigile quotidienne conservée depuis par tous les ordres contemplatifs et, d'une manière au moins symbolique, par toute récitation de l'office canonial.

Mais la vigile pascale est restée et doit redevenir la grande occasion annuelle où toute l'Église se rassemble, appelée par le souvenir des attentes passées, pour se retremper dans l'attente ultime qui doit être la sienne sans cesse. A Pâques, dans la nuit de Pâques, l'Église au moins une fois l'an est visiblement ce qu'invisiblement elle doit être toujours : L'Épouse en éveil dans la nuit ou l'Époux l'a quittée un instant, et où elle ne peut se rendormir, jusqu'à ce qu'il paraisse et que le matin paraisse avec lui du printemps éternel...
Surge amica mea, sponsa. surge et veni!

II

Lorsqu'une pieuse famille juive, ou bien l'une des communautés d'Israélites fidèles qui « attendaient la consolation d'Israël », se réunissait pour une veillée de prières et de méditations, la première chose qu'on y faisait était de bénir la lampe. Aux veillées de fêtes, notamment, et, bien entendu, au soir de la Pâque, cette cérémonie marquait le commencement de la fête, en même temps que le commencement de la vigile. De la synagogue elle passa à l'Église. C'est la cérémonie du Lucernaire, pour laquelle Prudence a composé l'un de ses plus beaux cantiques. L'Église des Gaules, à laquelle ce rite semble avoir été particulièrement cher, l'a légué à l'Église romaine. Mais celle-ci, toujours extrêmement sobre en fait de symbolisme, ne l'a accueilli qu'une fois l'an, pour introduire la Nuit sainte entre toutes. Le caractère exceptionnel que cette cérémonie revêt donc pour nous, et dont le sens est à nouveau dégagé grâce aux rubriques récentes, supprimant les doublets et les formules ou cérémonies parasites, rehausse d'ailleurs ce symbolisme. Le grand cierge qui restera au chœur durant tout le temps pascal devient comme le symbole le plus tangible du Christ vainqueur, lumière du monde qui en a dissipé les ténèbres, colonne de feu où la Schekinah, la présence de Dieu avec son peuple, a fendu pour les siens la nuit du péché et de la mort, asséché le fleuve infernal qui nous retranchait du paradis.

Il ne faudrait point pourtant que la luxuriance de ce symbolisme, mise en valeur par son apparence inusitée, nous fît perdre de vue la signification première, très simple et très belle, du cierge bénit. L'« eucharistie lucernaire », la bénédiction de la lumière, a été laissée au diacre, au début de cette nuit, pour que sa forme, si semblable à celle de l'Eucharistie proprement dite, ne nous donne pas le change. Nous n'avons là qu'un rite secondaire et plus exactement introductif. On ne se réunit pas le soir du samedi saint *pour* bénir le cierge. Mais on bénit le cierge *pour* la réunion qui doit occuper la nuit. Et c'est bien d'ailleurs ce que sa bénédiction elle-même nous enseigne. Car c'est proprement une bénédiction de la nuit, de la nuit en tant qu'illuminée par

l'intervention divine, par la venue triomphale du Christ, intervention, venue dont le *praeconium paschale* détaille à l'avance les étapes et les signes que la méditation des Écritures va nous remettre sous les yeux. Et tout comme la lumière matérielle que l'on bénit va servir à cette lecture, les thèmes annoncés par sa bénédiction en forme d'eucharistie, c'est-à-dire d'action de grâces, doivent projeter la clarté du Christ sur la parole prophétique.

Nous trouvons là le sens d'un contraste qui souvent déconcerte, dans la vigile pascale, ceux qui n'attendent de la liturgie rien de plus que d'une espèce de grand feu de camp pour adultes, ou plutôt pour adolescents montés en graine.

On s'étonne qu'après l'explosion de joie orchestrée par le diacre, tout blanc et or, on retombe dans le sérieux des lectures, à peine égayées de quelques chants, sous la présidence d'un officiant qui garde encore la tenue du Carême. C'est que le diacre a proclamé cette paradoxale espérance chrétienne, qui est tellement sûre pour le Corps parce que, dans le Chef, elle n'est déjà plus de l'espérance, mais la réalité d'aujourd'hui. Et c'est bien cette espérance qui doit aimer toute la vigile, projeter son jour d'étoile avant-courrière sur tout ce qu'on y lit. Il n'empêche que, *pour nous*, elle reste une espérance, et c'est si vrai que, s'il n'en était pas ainsi, d'après tout ce que nous avons dit, nous n'aurions plus à faire la vigile. Nous n'aurions plus rien à attendre, si notre espérance, pour nous comme pour notre Chef, était réalisée.

Les Écritures nous ont été données de Dieu justement pour remplir cette attente, non pas en la trompant, mais en l'excitant sans relâche, jusqu'à ce qu'enfin elle soit satisfaite. Alors, le matin venu, nous pourrions déposer pour ne plus jamais le reprendre le Livre qui avait occupé notre nuit. Ce dont il parlait sera devant nous. Celui qui nous y parlait, nous ne ferons plus seulement que l'entendre : nous le verrons. C'est dans ce sens qu'Origène a dit des Écritures qu'elles étaient pour la vie présente ce que serait la vision face à face pour l'éternité.

Ainsi, lisons-nous la Bible, au long de la vigile pascale, pour nourrir cette espérance même que l'*Exsultet* a fait luire à nos yeux. Et il est essentiel à notre état présent, à cet état d'attente qui donne son sens à la pratique même de la vi-

gile, que l'exultation où nous met l'espérance reste bien l'exultation d'une espérance invincible et non d'une illusion prématurée. « Le Christ est ressuscité », nous pouvons donc déborder de joie. Mais nous ne pouvons pas nous abandonner à cette joie sans plus nous soucier d'autre chose. Il est ressuscité, mais nous ne le sommes pas encore. Il est ressuscité, mais nous devons l'attendre sans relâche. Ayant chanté l'*Exsultet*, nous devons sonder les Écritures et y trouver la consolation de l'attente, la consolation qui n'endort pas le désir, mais l'éclaire et l'avive.

Or, c'est un trait essentiel à l'espérance chrétienne, comme à toute l'économie de notre salut, de se nourrir du passé. Le passé, l'histoire du peuple de Dieu est l'objet de sa méditation constante. Mais ce n'est point là un retour nostalgique, une fuite apeurée hors du présent. C'est que, nous l'avons dit et il faut le redire, le passé est un gage : le gage d'une promesse, et une esquisse : l'ébauche de sa réalisation. Nous sommes sûrs que Dieu fera ce qu'il a promis, d'après ce qu'il a fait. Et ce qu'il a réalisé déjà est le seul moyen que nous ayons d'entrevoir ce qu'il accomplira définitivement.

Ceci nous permet peut-être de comprendre combien est permanente l'importance de l'Ancien Testament, et quelle est cette importance. Et ceci, derechef, nous aide à répondre à ceux qui, encore et toujours, trouvent mal fait ce splendide office nocturne et se plaignent de n'y trouver que des prophéties (ils regrettent encore qu'on en ait abandonné seulement les deux tiers, *propter duritiam cordis eorum*). L'Ancien Testament donne la figure élémentaire des desseins ultimes de Dieu, faute de laquelle nous n'y comprendrons jamais rien. Et l'Ancien Testament est le témoignage fondamental que Dieu nous a donné de sa fidélité, la base première dont toute la suite à confirmé de plus en plus le caractère invincible, mais ne le confirme que pour ceux qui observent le lien et la continuité des œuvres divines. Contre les gnostiques de toute époque, l'Église n'a cessé de le proclamer : impossible de croire au Rédempteur si l'on ne croit pas au Créateur; impossible de comprendre la prédestination de l'Église si l'on n'a pas médité l'élection d'Abraham, de comprendre le Sacrifice de son Chef en dehors de l'offrande d'Isaac et de celle de l'Agneau...

Plus précisément, rappelons-le une dernière fois, tout le christianisme est Pâques et Exode, « passage » de Dieu parmi les siens en exil, « passage » de ceux-ci, attirés dans son sillage, de l'esclavage à la liberté. Qui ne méditera pas le rachat d'Israël ne verra jamais qu'une abstraction métaphysique incongrue dans la rédemption sanglante du peuple de Dieu « selon l'Esprit ».

A cet égard, plutôt que d'entonner une déploration sur la perte des huit splendides lectures qui, paraît-il, ne disaient plus rien à la masse des chrétiens contemporains, nous voudrions formuler un vœu positif.

Et ce serait que la vigile canonique, rubricale (avec ses quatre lectures aujourd'hui, ou les douze de naguère, si on nous les rend, ne serait-ce qu'*ad libitum*) pût devenir le noyau d'une vigile réelle, là où l'on serait capable d'en saisir la portée. Nous voulons dire que la vigile pascale a un sens à partir du moment où l'on y fait les lectures comme de vraies et de capitales méditations qui doivent nourrir à sa source l'espérance chrétienne, enrichies par le commentaire vivant du célébrant, amenant à la prière silencieuse et personnelle que la prière publique vient comme consacrer. C'est ce que signifie la restauration du silence traditionnel entre *Flectamus genua* et *Levate* (encore un « archaïsme » dont s'irritent les ecclésiastiques pressés, pour qui, on le sait, trente minutes de messe basse constituent le maximum d'attente supportable ayant le journal du matin et le café au lait). Aussi longtemps que la vigile n'a pas ce sens, qu'elle est une formalité à expédier pour se mettre en règle avec les rubriques, il va de soi que douze lectures paraissent interminables; mais il est bien sûr que quatre sont encore trop et que, n'en gardât-on qu'une seule, il se trouverait des gens (la majorité des prêtres d'aujourd'hui, sans doute) pour trouver que c'est déjà bien assez de l'épître et de l'évangile de la messe. Inversement, quand ce sens aura été restauré, les chrétiens d'aujourd'hui, comme ceux de l'antiquité, pour une fois qu'ils passeront ensemble la nuit en prière à attendre le Christ vainqueur, ne se lasseront plus d'entendre lire et expliquer « tout ce qui le concernait dans les Écritures ».

III

Cependant, l'attente de la vigile pascale, aussi longtemps qu'elle se renouvellera sans que le souhait de l'*Exsultet* s'y réalise, sans que la « Brillante Étoile du matin » vienne relayer d'en-haut la lueur défaillante du cierge, sans que la Parousie du Christ en gloire la couronne, est-elle condamnée à être une attente déçue ? Pas le moins du monde, et c'est ce qui nous reste à voir pour conclure. Nous n'avons pas hésité à dire que la vigile serait une pieuse comédie si nous nous bornions à y feindre d'attendre la résurrection, tout comme si elle n'était pas déjà accomplie. Mais, quoiqu'il soit vrai que nous devons *toujours* attendre la Parousie bien que notre attente se prolonge, ne pourrait-on tout de même pas dire quelque chose d'analogue si la vigile pascale se renouvelait tous les ans, dans l'attente imminente purement et simplement de l'Événement toujours retardé ? Sans doute. Mais, justement, il est essentiel à la vigile pascale de s'achever et de s'orienter sur une conclusion sacramentelle où l'eschatologie est anticipée plus encore que l'histoire y est commémorée.

La vigile pascale est éminemment une vigile d'initiation. Destinée avant tout à la préparation dernière des catéchumènes qui vont recevoir le baptême-confirmation, elle prépare toute l'Église à la célébration eucharistique, vers laquelle le baptême lui-même achemine. Dans le baptême, l'Exode du peuple de Dieu s'accomplit très réellement déjà, encore que sous des symboles, au terme de la vigile. Dans le baptême, l'Égypte (le règne satanique) est noyée sous les flots de la colère divine, et le peuple élu passe au royaume de l'amour divin, au royaume où le Fils unique conduit ses multiples frères d'adoption. Car, dans l'Eucharistie pascale, Dieu « passera » lui-même au milieu des siens. Dans la grande Cène pascale où toute l'Église assemblée annoncera jusqu'à ce qu'il vienne la mort vivifiante de son Chef, le Chef va venir et faire passer tout son corps en lui de la mort à la vie, par la mort à la vie.

Déjà, ainsi, chaque vigile pascale trouve l'exaucement de

son attente et peut s'achever dans les *Alleluias*. Elle le trouve dans le sacrement, c'est-à-dire que l'Église qui émerge de cette nuit est sauvée seulement en espérance. Mais le privilège de la foi est de saisir immédiatement, dans le temps, sous un voile, la substance de l'éternité radieuse.

LOUIS BOUYER.

**Le « Centre de formation liturgique et grégorienne
de Touscayrats, près l'abbaye d'En-Calcat »
organise durant les mois de vacances**

- 1° Du 12 au 19 juillet, à *Touscayrats*, pour les religieuses, dames, jeunes filles : une Session liturgique et grégorienne. (Enseignement des quatre degrés de l'Institut grégorien de Paris.)
 - 2° Du 3 au 15 septembre, à Toulouse : une Session Ward de pédagogie musicale et grégorienne (première et deuxième années), sous la direction de Mlle Hertz, professeur à l'Institut grégorien de Paris.
 - 3° Du 15 au 23 septembre, à En-Calcat : Session de formation grégorienne pour prêtres, séminaristes, jeunes gens.
- S'adresser à Dom Urbain Sérès. En-Calcat, Dourgne (Tarn).*